LES FEUX-FOLLETS

Fi-follets, feux-follets
Ouaouarons dans les marais !
Feux-follets, fi-follets
Crapauds noirs dans les guérets !
Fi-follets, feux-follets
Diablotins dans les forêts !
Feux-follets, fi-follets
Damnés, démons, farfadets !
Couplet populaire.

ET LA pauvre fille égarée dans la nuit noire marmottait machinalement, en se signant, ce couplet que Julie la folle lui avait enseigné pour se protéger contre les feux-follets qui fréquentaient les abords du grand marais.

Le temps s'était couvert, tout-à-coup, presque sans transition ; le firmament roulait de gros nuages qui faisaient prévoir l'orage et la pluie prochaine.

Et Marie, redoublait ses signes de croix en répétant son invocation aux esprits que la frayeur lui faisait apercevoir

pour réciter des *paters* et des *aves*. Elle oubliait Pierre qui n'était pas venu au rendez-vous, ou qui, peut-être, s'était laissé attirer dans le marais et se trouvait lui-même au pouvoir des esprits malins. La pluie tombait toujours et après deux heures d'une lutte où sa raison et son courage avaient fini par l'abandonner elle s'affaissa sur elle-même, en marmottant des prières et en égrenant son chapelet qu'elle avait heureusement trouvé dans les plis de son fichu.

Il était onze heures du soir lorsqu'elle reprit ses sens. La fraîcheur de la nuit la fit sortir de sa torpeur. Le ciel fouetté par l'orage avait repris toute sa sérénité. Les étoiles brillaient au firmament et se répercutaient sur la surface tranquille du marais. Les feux-follets avaient disparu et Marie, après avoir rassemblé ses idées, reprit piteusement la route du logis où on l'attendait avec anxiété et où on se préparait déjà à faire des recherches. Elle apaisa toutes les inquiétudes en fabriquant une histoire de toutes pièces et en racontant que, surprise par l'orage, elle s'était réfugiée sous les arbres qui bordaient la grande route, pour laisser passer l'orage. Mais elle ne dit pas un mot de Pierre ou des feux-follets. Son vieux père n'aurait pas pardonné facilement une pareille escapade, et sa mère si douce et si bonne, aurait pleuré en silence sur les terreurs de sa fille.

II

Les vieux parents n'avaient jamais vu, d'ailleurs, Pierre Sansregret que Marie avait rencontré par hasard chez son oncle, à une *épluchette* de blé-d'Inde.

Un *épis rouge* tombé par hasard entre les mains de Pierre lui avait permis d'embrasser une fille de son choix. Et c'est en rougissant que *Marie* lui donna un baiser bien chaste, que la coutume et la tradition lui faisaient une obligation de ne pas refuser à celui que le hasard avait ainsi désigné. Et puis, Pierre était un beau gars qui venait de faire campagne, comme piqueur, dans les forêts de la *Gatineau*. Il était revenu au pays por-

jaurée qui nous rencontre sans nous dire bonjour.

—Ah ça, avait répondu vertement le jeune homme, croyez-vous que je sois d'une humeur à me laisser influencer par de pareilles balivernes ! Gardez pour vous vos querelles de poupées et ne vous occupez pas de mes affaires. Soit dit une fois pour toutes, n'est-ce pas ?

Et la chose en resta là pour le moment, mais les femmes se jurèrent bien de mettre le holà à ce qu'elles appelaient le caprice injustifiable de leur frère pour la petite Boisjoli. Et elles saisirent la première occasion de se mettre en travers de ses plans, en montant une petite perfidie qui aurait pour résultat de le guérir de sa nouvelle passion.

Pierre et Marie continuaient à se voir dans les réunions où on les invitait sans se douter le moins du monde de la conspiration que l'on voulait ourdir contre leur bonheur. Pierre avait même décidé de se présenter chez le père de Marie pour lui demander la permission de fréquenter sa fille, lorsque se produisit l'incident qui faillit ruiner leurs beaux projets d'avenir.

III

Il y avait, dans la paroisse, une pauvre vieille qui trottinait de maison en maison, s'arrêtant pour quelques heures et quelque fois pour quelques jours, dans les familles qui lui donnaient l'hospitalité la plus cordiale sans plus s'inquiéter de ses allées et venues. Elle était connue sous le nom de *Julie la Folle*, et elle se chargeait volontiers des commissions et des courses qu'on voulait bien lui confier. Elle savait tirer les cartes et les jeunes filles s'amusaient à la consulter sur leurs amourettes et quelquefois sur leurs peines de cœur. Elle se trouvait un soir chez Baptiste Lafranchise, à l'occasion d'une *épluchette* de blé d'Inde et le hasard la mit en présence de Pierre et de Marie à qui elle voulut dire la bonne aventure. Les amoureux qui connaissaient *Julie la Folle* s'amusèrent de ses prédictions sans se douter qu'elles pourraient devenir pour eux la cause innocente d'un grand malheur.

amoureux, un rival, qu'elle se rendait ainsi à un rendez-vous nocturne.

La pauvre Marie reçut des mains de Julie la Folle la fausse lettre de Pierre dont elle ne connaissait pas l'écriture, et elle se demanda d'abord quelles raisons pouvait bien avoir son cavalier pour lui demander une chose aussi étrange. Pourquoi ne pas venir la voir chez son père ? Sa raison s'opposait à la démarche qu'on lui demandait de faire, mais son cœur l'attirait vers celui qui était devenu l'objet de ses rêves de jeune fille. Et le cœur l'emporta sur la raison, et prétextant une course à faire chez un parent du voisinage, elle s'était rendue à l'endroit désigné, où elle avait été assaillie par l'orage.

IV

Mais c'était cet orage même qui avait fait avorter la conspiration que l'on avait montée contre son bonheur et surtout sa bonne renommée.

Les filles Sansregret qui s'étaient bien proposé de se rendre au rendez-vous pour humilier Marie et surtout pour tourner contre elle le cœur de leur frère, furent arrêtées par les signes précurseurs de la tempête, car elles savaient que les bords du marais étaient hantés par les feux-follets. Et elles n'osèrent pas, au dernier moment, souffler mot de leurs desseins coupables à Pierre qui passa tranquillement sa soirée au coin de l'âtre sans se douter du danger que courait sa bonne amie.

Si les feux-follets faisaient la frayeur des villageois, des voyageurs superstitieux, des femmes et des enfants, Pierre avait appris depuis longtemps à se moquer de ces dangers imaginaires, et ce n'est pas la frayeur qui l'aurait empêché de voler au secours de Marie Boisjoli, s'il eût pu se douter du piège qu'on lui avait tendu. Aussi tourna-t-il en ridicule les propos de ses sœurs qui ne purent s'empêcher d'amener la conversation sur ce sujet qui les inquiétait maintenant, car elles commençaient à craindre pour les suites de leur complot. Elles croyaient fermement que les bords du marais étaient hantés par les âmes des excommuniés et des damnés qui

circonstances elle avait fait la connaissance de Pierre Sansregret. La jeune fille répondit avec franchise et avoua timidement que la démarche du jeune homme ne lui était pas désagréable, se réservant de lui demander, à la première occasion, des explications sur sa lettre et sur les suites que sa démarche aurait pu provoquer.

Il était évident que les feux-follets n'étaient pas aussi malfaisants qu'on voulait bien le dire, puisque, après tout, Pierre venait de faire une démarche qui la rendait heureuse en lui faisant oublier les terreurs de la veille. La jeune fille, de pâle et troublée qu'elle était, reprit sa gaieté ordinaire et s'empressa de soigner sa toilette pour se rendre à la grand'messe, selon son habitude, certaine qu'elle était d'y apercevoir celui qu'elle considérait déjà comme son fiancé.

A la sortie des vêpres, Pierre se rendit directement chez les Boisjoli où on lui fit une réponse favorable ; et ce n'est qu'alors que Marie pût lui montrer la lettre qu'elle avait reçue par l'entremise de Julie la Folle, en lui racontant les détails de ses

à la lueur des éclairs qui déchiraient le ciel noir.

—Pierre ! oh, Pierre ! êtes-vous là ? Répondez-moi, Pierre, c'est Marie qui vous appelle!

Le vent sifflait dans les halliers de *harts-rouges* qui poussaient touffus sur les bords de l'étang maudit où se réunissaient les esprits malfaisants pour égarer les pauvres filles, les faire s'embourber dans les vases noirâtres et les mettre ainsi à la merci des farfadets.

—Pierre ! oh Pierre ! où êtes-vous donc ? Par charité, répondez-moi !

Quelques gouttes de pluie tombaient déjà et l'obscurité la plus complète enveloppait la pauvre enfant qui n'osait ni avancer ni reculer, et que la frayeur clouait sur place.

Fi-follets, feux-follets,
Ouaouarons dans les marais!

Et Marie, dont les dents claquaient maintenant, ne pouvait même plus prononcer les mots de sa ritournelle. Elle se sentait attirée, malgré elle, vers les boues

affection pour Pierre ni de ses rencontres avec lui.

—Je ne suis pas riche, M. Boisjoli, avait dit Pierre tout simplement, mais j'ai bon pied, bon œil, et le produit d'un autre hivernement dans les chantiers me permettra d'acheter une terre, presque voisine de la vôtre, où j'ai l'intention de m'établir à la saison prochaine. Je viens vous demander respectueusement la permission de *fréquenter* mademoiselle Marie, en attendant la date de mon départ pour la Gatineau ; ce qui, d'ailleurs, vous permettra de prendre des renseignements sur mon compte.

Le père avait répondu avec la plus grande franchise qu'il lui faudrait consulter sa femme et sa fille et qu'il lui donnerait une réponse l'après-midi même, après la sortie des vêpres.

Marie qui était à peine remise de ses émotions de la veille, avait cependant l'œil aux aguets, et elle avait fort bien aperçu son amoureux qui s'avançait vers la maison. Elle ne fut donc pas trop étonnée lorsque son père lui demanda où et dans quelles

venaient tourmenter les vivants, et elles se demandaient naturellement, sans oser se l'avouer, s'il n'arriverait pas malheur à Marie Boisjoli au cas où elle se rendrait, en dépit des signes précurseurs de la tempête, dans un endroit aussi dangereux.

Si Pierre se coucha tranquille, après avoir pris la résolution de se rendre, le lendemain, chez les parents de Marie pour leur demander la permission de venir voir leur fille, il n'en fut pas ainsi de sa mère et de ses sœurs qui ne rêvèrent que fi-follets et farfadets et qui errèrent, en songe, parmi les tombes du cimetière et sur les bords enchantés du grand marais.

V

Après avoir revêtu ses habits du dimanche, Pierre Sansregret se rendit le lendemain, avant l'heure de la grand'messe, à la maison Boisjoli, où il demanda quelques moments de conversation au père et à la mère, qui ne lui cachèrent pas leur étonnement de sa démarche, car Marie n'avait encore encore jamais soufflé mot de son

du marais, où elle apercevait maintenant les flammes bleuâtres des mauvais esprits qui dansaient la sarabande. Elle savait, la pauvre fille, que plus d'un agneau, d'une génisse ou d'un poulain avaient été trouvés noyés dans la fondrière et elle regrettait amèrement de s'être laissée attirer par ce Pierre qui lui avait donné rendez-vous dans cet endroit sinistre, dans un but qu'elle ne comprenait pas et qu'elle ne pouvait deviner.

Et le vent gémissait toujours dans les halliers, la pluie tombait à torrents et mouillait jusqu'aux os la pauvre enfant qui se sentait défaillir.

Et les farfadets sortaient des limbes de la terre détrempée en allumant, ici et là, aux pointes des grandes herbes, des langues de feu qui sautaient, dansaient en répandant parfois des étincelles et en prenant des teintes de vert, d'or ou d'azur.

Marie qui connaissait la méchanceté de ces êtres surnaturels se sentait paralysée et fermait les yeux pour échapper aux dangers qui la menaçaient. Et elle oublia ses invocations aux feux-follets

teur d'une assez forte somme et, en passant par Montréal, au retour, il avait acheté des vêtements à la mode, qui faisaient valoir tous les avantages de sa personne. Et au premier cotillon qu'il dansa avec Marie—c'était encore son droit—il ne lui fut pas difficile de faire une impression plus que favorable sur le cœur de la jeune fille. Ils se quittèrent ce soir-là en se promettant bien de se revoir, et comme c'était la saison des *épluchettes*, ce ne fut pas les occasions qui leur manquèrent pour apprendre à se mieux connaître.

Ils s'aimaient déjà profondément et Marie allait confier le secret de son bonheur à sa mère, en bonne et honnête fille qu'elle était, lorsqu'un incident faillit ruiner ses espérances et déranger les plans qu'elle avait édifiés dans toute la sincérité de son amour naissant.

Il existait chez les familles Boisjoli et Sansregret un malentendu, presque une aversion, qui datait des querelles politiques d'une autre génération. Le temps, tout en faisant son œuvre d'apaisement, n'avait

lettre adressée à la jeune fille et portant la signature de Pierre Sansregret, dans laquelle celui-ci demandait à sa bonne amie de lui accorder un rendez-vous, à huit heures du soir, le samedi suivant, dans les halliers qui bordent le grand marais près du chemin de ligne qui conduit à la première *concession*. L'endroit choisi était solitaire, mais il avait des nouvelles sérieuses à lui communiquer et il lui demandait, au nom de leur amour, de ne pas manquer au rendez-vous.

Elles avaient remis cette lettre dont Pierre ignorait l'existence entre les mains de Julie la Folle, avec instruction de n'en souffler mot à personne et de la remettre secrètement entre les mains de Marie qui ne saurait résister à cet appel et qui ne manquerait pas de se compromettre dans une démarche qu'elles se faisaient à l'avance un plaisir de dévoiler aux mauvaises langues de la paroisse,

Elles se chargeraient même de voir à ce que Pierre fut lui-même témoin de la démarche de Marie, en lui faisant comprendre que c'était pour rencontrer un autre

Le lendemain, en quittant la maison du père Lafranchise, Julie la Folle se rendit directement à la ferme des Sansregret où elle raconta par le menu aux sœurs de Pierre ce qu'elle avait vu la veille, sans y voir et surtout sans y mettre de malice. Mais son récit jeta la consternation dans ce cercle déjà si hostile à la pauvre Marie Boisjoli. Ah ! c'était comme cela que Pierre cachait son jeu et rencontrait en secret sa bonne amie. Il fallait voir à cela sans tarder et briser irrévocablement cet amour qui leur mettait le malaise et la jalousie au cœur.

Et il ne fallait pas heurter de front les sentiments de Pierre qui ne se montrait pas toujours docile à leurs conseils. Il faudrait ruser avec lui, et elles avaient sous la main une pauvre folle qui pourrait servir leurs desseins.

Elles dissimulèrent leur mauvaise humeur devant leur frère, mais elles machinèrent en secret un complot contre le bonheur et contre l'honneur de la pauvre Marie qui était inconsciente du danger qui a menaçait. Elles fabriqueraient une

pas encore entièrement détruit les préjugés des anciens et les enfants, sans trop savoir pourquoi, continuaient à se tenir à l'écart les uns des autres, sans jamais cependant en venir à une explication qui aurait pu faire disparaître ces absurdes querelles d'un autre âge. Pierre qui travaillait dans les chantiers, ne s'était jamais occupé de ces préjugés de famille et aussi fut-il très étonné d'entendre le concert de protestations qui s'éleva chez sa mère et ses sœurs, lorsqu'il leur dit un mot de sa rencontre avec Marie Boisjoli et de son affection naissante pour la jeune fille. On avait bien invité ses trois sœurs à se rendre aux *épluchettes*, mais, suivant en cela les conseils de leur mère, les jeunes filles n'avaient pas accepté l'invitation où Pierre s'était fait un plaisir de se rendre.

—Comment, te voilà amoureux de Marie Boisjoli ? Il ne manquait plus que ça. Mais tu ne sais donc pas que toute la paroisse est au courant de nos querelles passées et que Marie Boisjoli n'a jamais mis les pieds chez nous depuis sa première communion. C'est une mi-